DOMINIQUE ALDERWEIRELD

Moi DODO LA SAUMURE

DENOËL

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Moi, Dodo la Saumure

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Dominique Alderweireld

avec la collaboration de Jean-Pierre Saccani

Moi,
Dodo la Saumure

DENOËL

Extrait de la publication

Après avoir été rédacteur en chef de nombreux titres dont le *Figaroscope*, *VSD* et *Playboy*, Jean-Pierre Saccani est aujourd'hui celui de *La Parisienne*. Auteur de *Nelson et Simone* (Le Rocher), la première enquête littéraire dévoilant l'histoire d'amour entre Nelson Algren et Simone de Beauvoir, il a publié l'année dernière *Portes ouvertes sur maison close* de Madame Lisa (Grasset). Il est également juré du prix de Flore.

© *Éditions Denoël, 2013*

Extrait de la publication

1

Pour connaître la liberté, il faut avoir connu la prison. Une maxime toute personnelle que je me suis forgée par la raison. J'ai coutume de dire que je suis stoïcien. Il vaut mieux changer ses idées que le monde… N'empêche qu'en ce 1er octobre 2011 je suis quand même un peu énervé et surtout stupéfait. De retour d'Espagne, le pays où je rêve de prendre ma retraite, je me fais serrer de manière extrêmement musclée. Arrêté comme si j'étais l'ennemi public numéro un, à l'aéroport de Charleroi ! Avec Béa, ma compagne, deux filles qui venaient aux asperges dans mes affaires de Tournai, et notre chauffeur du jour, le grand Momo, un vieux collaborateur qui allait au chagrin pour moi à l'époque où je bossais dans les machines à sous, un autre monde. Et, je ne le sais pas encore, mais Didier Martin, dit l'Assassin, qui gère néanmoins tout l'administratif dans mes maisons, a également été arrêté pour subir un interrogatoire en règle sur mes activités.

Mes affaires, tout le monde les connaît aujourd'hui, et dans le monde entier. Mais avant que n'éclate l'affaire du Carlton, mon métier de taulier était un secret de Polichinelle entre Lille et la Belgique. Pour les médias comme pour les autorités, et aussi pour la police ! Outre-Quiévrain, mon business est complètement toléré, je n'oblige personne à aller aux lattes et franchement je fais tout pour rester dans les clous, complètement blanc-bleu, suis-je. D'ailleurs, on m'avait déjà arrêté pour la même histoire en 2002 et 2007. Et chaque fois, les jugements me blanchissent ! Au moment où un flic énergique plein de roulades qui croit jouer dans une série américaine me menotte dans le dos, je songe que l'on va me faire endosser une affaire de shit. La daube, la drogue dans mon langage, j'ai pourtant jamais pratiqué (on y reviendra)…

La belle affaire ! Direction le commissariat de Courtrai, ville où j'étais gérant de complaisance dans des boîtes jusqu'en 2007. Pour le compte d'un commissaire-priseur, dit la Fiotte – je dois préciser que tout le monde peut être commissaire-priseur en Belgique –, il était en vérité surtout interdit de gestion. À l'accueil, je tombe sur une vieille connaissance, le commissaire Dumont, qui se montre très dubitatif sur les raisons de mon arrestation. Je sens qu'il n'a rien contre moi, l'interrogatoire est correct, il m'avoue même bien connaître la

jurisprudence me concernant, tout comme la circulaire de police indiquant les règles et les démarches à suivre pour diriger une maison de tolérance. Une circulaire que j'ai d'ailleurs contribué à rédiger en dialoguant avec la police…

Contrairement à ma première idée, ce n'est donc pas la daube qui chagrine mes fonctionnaires, mais bel et bien mon activité de proxénète, alors qu'il y a quarante-huit bordels dans cette ville et que je suis le seul à qui l'on cherche des poux dans la tête ! Je fais remarquer au commissaire que la fameuse circulaire sur les maisons closes est signée par les deux commissaires aux mœurs de Tournai, même si elle ne stipule pas noir sur blanc qu'elle est destinée à exploiter un bordel. Dans mon esprit, les autorités ont donc bien validé le fait que je n'œuvre pas dans les baraques à frites, autre spécialité belge ! Il sourit, sympathique le commissaire, c'est une affaire montée de toutes pièces, il le sait bien mais mon vieil instinct me dit que je vais me farcir ce coup-ci une forme particulière de justice : celle de la lettre de cachet, prête à toutes les vilenies.

En vieux routier des procédures, j'estime alors que je suis bon pour vingt-quatre heures de garde à vue au commissariat de Courtrai et qu'après je risque au pire de tirer mes cinq jours en prison avant d'être libéré par la première chambre du conseil, la procédure normale

en Belgique où les délais de garde à vue ne sont pas les mêmes qu'en France. Première nuit au commissariat : franchement la garde à vue, c'est jamais drôle, en plus j'ai quelques problèmes de santé qui sont pas vraiment compatibles, mais bon, je ne suis pas une pleureuse et puis les flics sont sympas, leur sollicitude va jusqu'à m'octroyer une cellule propre, un vrai luxe dans ces cas-là, même si on reste sacrément éloigné des critères du palace. Dans le fond, je l'ai saumâtre quand même ! L'expression me plaît, saumâtre, saumure, vous voyez le rapprochement, et je finis par m'endormir en me disant que, quand on sait rire de soi-même, on rigole toute sa vie. Encore un axiome qui m'a souvent permis de passer à travers les gouttes…

Le lendemain, je passe devant le juge d'instruction, persuadé qu'il va me relâcher tant le dossier est inconsistant. Et là, je remarque qu'il fait des œillades à son greffier, d'accord pour une séance dans la cage aux folles mais pas pour m'enchrister, ce qu'il fait contre toute attente ! J'ai déjà imaginé la riposte : une grève de la faim illico. Je l'entame dès le lendemain, à mon arrivée à la prison d'Ypres où je suis mis à l'isolement pendant trois jours, sans moyen de communiquer avec l'extérieur. Le personnel est très gentil avec moi, sauf le directeur, un peu « flamingant » sur les bords comme on dit en Belgique. Entendez par là qu'il n'aime pas beaucoup les

Extrait de la publication

francophones. Avec mon nom, Alderweireld, et mes trois quartiers flamands, j'estime tout de même avoir le droit du sang ! Un détail, vu ma situation, entre quatre murs alors que je n'ai même pas la télévision qui arrive lorsque je négocie la fin de ma grève de la faim, avec le directeur décidément un peu raciste sur les bords.

Et là, badaboum, grande surprise ! Allongé sur ma couche, je regarde les infos où je découvre que je suis maintenant impliqué dans l'histoire du Carlton à Lille, que j'aurais fourni des mineures droguées à DSK ! Là, je bascule carrément dans une affaire de fous, je n'ai jamais vu l'ex-patron du FMI. Bien sûr, je connais tous les protagonistes de l'affaire, la prétendue bande du Carlton ; en fait, cette fine équipe qui navigue entre franc-maçonnerie et petit affairisme vient s'amuser dans les établissements qui ne sont qu'à vingt kilomètres de Lille… C'est interdit en France, toléré en Belgique, ils succombent aux chants des sirènes, et alors ? Tout ça n'en fait pas une bande de vilains marchands de chair fraîche livrant sur un plateau de pauvres petites victimes à un homme politique dont le passe-temps favori est de se dégourdir le poireau plus que la moyenne !

En revanche, je comprends vite que cette nouvelle donne ne va pas arranger mes affaires. Je me souviens aussi qu'en 2006, à la demande d'un groupe « humaniste », j'avais accepté qu'une équipe de M6 vienne

Extrait de la publication

tourner une journée au 36, l'une de mes affaires de Tournai. Un reportage qui avait rendu fou de rage le parquet de Lille qui depuis ne m'avait alors plus du tout en odeur de sainteté. Je doute d'ailleurs que c'eût été le cas un jour ! Mais bon, ma vocation n'est pas de plaire. Contrairement à une idée assez répandue, on ne s'ennuie pas en prison, pas moi en tout cas, on a par exemple le temps de réfléchir, et je pense vraiment que l'embrouille est partie de Lille où le juge a demandé au parquet de Tournai de me coincer…

En attendant, toute la prétendue bande du Carlton est sous les verrous, Béatrice ma compagne aussi, elle a été incarcérée en même temps que moi. La presse se déchaîne, le secret de l'instruction est allégrement bafoué. Le parquet de Tournai ayant raconté à RTL et TVI que j'avais envoyé au Carlton des filles mineures et droguées. Du pur délire ! Je dois passer devant la première chambre du conseil… qui à ma grande surprise prolonge mon séjour dans cette sympathique forteresse d'Ypres (pour les amateurs consulter : http ://justice.belgium.be). Là, je comprends que mon séjour va durer… je m'installe par conséquent dans la routine de la prison. Je ne suis plus à l'isolement, j'ai accès à la bibliothèque et je sors trois fois par jour dans la cour où je marche une heure en tournant en rond, et avec Béatrice nous nous écrivons tous les jours. Pour m'aider à tuer le

Extrait de la publication

temps, Kathy, une ex-compagne, m'a fait parvenir trois bouquins : une biographie de Staline, un ouvrage sur l'histoire secrète du communisme et le *Petit Traité d'histoire des religions* de Frédéric Lenoir.

Je n'ai aucun problème avec les autres prisonniers, le privilège de l'âge et du pedigree… et si je ne suis pas violent, tout le monde sait qu'il ne faut pas me chercher. Je sympathise aussi avec l'aumônier, un gars de soixante-dix ans, qui me fournit des livres. Je le vois plutôt comme un assistant social. Dubitatif sur l'existence de Dieu, je ne suis pas certain qu'il soit habité par la foi du charbonnier et, dans le cas contraire, je le jugerais bon pour l'hôpital. La foi à son âge, franchement, je ne peux pas y croire.

Pour ma défense, je change souvent de baveux, il ne faut pas oublier le contexte flamand et avoir au moins un régional de l'étape. Je passe en appel tous les quinze jours et rien n'y fait, je reste toujours à l'intérieur… Se pointe alors maître Sorin Margulis, un avocat parisien que je connais depuis fort longtemps et qui va organiser ma défense en appelant à l'aide maître Pierre Monville, un pénaliste reconnu en Belgique, qui a le mérite d'être bilingue, mais dont le tort est de vivre à Bruxelles, ce qui coince toujours un peu en Flandre… Je suis également interrogé par des policiers français qui ont vu chez moi René Kojfer, que j'ai surnommé Judas (je le connais depuis quarante-quatre ans), le relations publiques du

Extrait de la publication

Carlton, et Rudi Garcia, l'entraîneur du Losc. Ils me demandent, comme au café du commerce, s'il est vrai que les proxénètes testent les filles gratuitement avant de les employer, ce qu'aurait fait Judas (dit aussi le Furtif en baise ou 5 minutes douche comprise) avant d'envoyer les filles au Carlton !

Une aberration née dans la cervelle de naves qui n'entravent rien à la prostitution, dans ce cas je serais mouillé avec l'équipe de la bande du Carlton. Un flagrant délire que j'espère suggéré par la jeune juge d'instruction lilloise sans doute en mal de notoriété. Jamais, au grand jamais, je n'ai proposé à l'une de mes filles d'aller au Carlton. Ceux qui veulent une fille viennent chez moi, et si l'une d'elles souhaite faire des heures sup' ailleurs, c'est son problème et pas mon affaire, point barre. En tout cas, ma religion est désormais faite : le parquet de Courtrai, dit la magistrature couchée, veut me coincer pour association de malfaiteurs, c'est aussi simple que 2 + 2 font 4.

J'ai pas mal bourlingué, j'ai démarré ma carrière dans le « crime » à dix-sept ans par un cambriolage avant d'enchaîner avec ma première marmite, une prostituée comme on dit dans le mitan, à dix-huit ans. La suite ? Ouverture de mon premier bar montant à Lille en 1970 avant de gérer cinquante-deux machines à sous à Paris et Dunkerque. J'ai même été liquidateur au tribunal de

Extrait de la publication

commerce de Paris ou conseiller immobilier du dauphin d'Houphouët-Boigny en Côte d'Ivoire. Et je ne parle pas de tous les beaux voyous que j'ai pu croiser au cours de ma longue carrière. Alors, je ne suis pas suffisamment bête pour risquer une inculpation pour proxénétisme en France afin de gagner un malheureux petit billet…

Côté défense, je passe à la vitesse flamande (ceux-ci étant racistes) avec maître Vanstenbrugge, également avocat contre l'Église dans l'affaire des prêtres pédophiles. Il m'assure que je vais bientôt sortir. Je le crois, le grand Momo a été élargi un mois avant avec une caution de 5 000 euros. Mais la mienne est fixée à 75 000 euros que je ne peux fournir, vu que tous mes comptes sont bloqués. Comme celui de ma vieille mère de quatre-vingt-six ans dont le domicile a été perquisitionné avec des chiens renifleurs de billets. Tout ça pour dénicher trente petits euros !

Je suis finalement libre le 10 janvier, mes avocats belges Monville et Vanstenbrugge ayant convaincu la cour de Gand qui me met dehors sans caution et sans fermer mes établissements. Merci quand même à mes proches qui avaient réuni un bout de la caution au cas où. Une dizaine de télévisions m'attendent à la sortie, les flashs des photographes crépitent dans tous les sens, comme si j'étais un grossium. Mon « cher » directeur arrive à la rescousse pour repousser les hordes de journalistes qui

Extrait de la publication

me tendent leurs micros. Je m'engouffre dans la voiture, Sofia, l'une de mes « employées », est au volant.

Arrivé à la maison, je suis soulagé de constater que l'électricité n'est pas coupée, ce qui arrive assez vite en Belgique en cas de facture impayée. Je bois deux verres de vin blanc qui suffisent à me rendre presque ivre. Puis je me couche tôt. Le lendemain, je dois aller chercher Béatrice qui sort également. L'attente est longue, je fais le pied de grue quatre heures devant les portes de la prison de Bruges. Priorité ensuite : remettre mes affaires en ordre de marche rapidement. Les deux filles qui assuraient l'intérim se sont crêpé le chignon, une autre a tapé dans la caisse, et puis surtout j'ai appris qu'une somme rondelette dormait bien au chaud dans le coffre de Didier Martin, mon responsable administratif. Dans ma banque de surcroît, qui a bien sûr été perquisitionnée de fond en comble. Je me demande bien comment il a pu amasser une telle somme, pas d'un héritage en tout cas, je subodore. Que d'ennuis ! Mais si j'avais voulu les éviter, j'aurais monté une crémerie et on ne m'appellerait pas Dodo la Saumure…

2

Pourquoi Dodo la Saumure d'ailleurs ? Je m'appelle Dominique, Dodo donc, dans un milieu où les pseudos vous dégringolent dessus comme les balles à Gravelotte, pourquoi ? Le pseudo illustre tout simplement une référence explicite à la fonction, un faire-valoir. La maison Poulaga n'est pas dupe, elle est même clairvoyante et, pour paraphraser Desproges (qui s'était d'ailleurs inspiré de Frédéric II de Prusse) et sa célèbre formule, « depuis que je connais les hommes, j'aime les chiens », je dirais que depuis que je connais les voyous, j'apprécie les flics. Et j'ajoute que, si tous les beaux mecs surnommés le Gros étaient en réalité maigres comme un clou, le boulot des poulets s'en serait peut-être trouvé singulièrement compliqué, mais il y a fort à parier que les truands aussi y auraient perdu leur latin…

Bref, pour revenir sur les pseudos dans le mitan, vous portez des lunettes sur un visage de fouine, vous voilà affublé du sobriquet de Bigleux, vous vous appelez Ray-

Extrait de la publication

mond et vous professez un faible pour les pompes, Raymond les Belles Bottines vous devenez derechef. Etc. Mon cas s'avère un peu plus compliqué, références historiques oblige ! La saumure… cette solution saline servait autrefois à conserver anchois, barbeaux, harengs et maquereaux, une espèce à laquelle j'appartiens, dois-je avouer, même si je me considère plutôt comme un taulier, un souteneur, un glissement sémantique qui a son importance à mes yeux… Enfin, voilà l'explication toute bête pour Dodo la Saumure… ce surnom, trouvé par un vieux copain de la profession, peut prêter à sourire, mais je le prends aussi comme une marque de respect, il souligne un bon état de conservation ; loin d'être périmé le père Dodo, malgré toutes les avanies endurées au fil d'un bon demi-siècle.

Comme tout le monde, j'ai aussi un chouette, un vrai nom quoi, celui sous lequel je suis inscrit à l'état civil, aux impôts et à la barre des tribunaux qu'il m'arrive de fréquenter, soit Dominique Alderweireld. Je suis né le 5 février 1949 à Annœullin dans le Nord, pas très loin de Seclin, une région qui vit des mines et de l'industrie textile. Un tel événement que ma tante Monique en a eu, paraît-il, ses règles ce jour-là ! À l'époque, ce petit bourg est partagé en deux : le centre-ville collé à l'église, la partie « chic » de la ville si l'on peut dire, et le marais, forcément plus pouilleux, où je nais dans la boulangerie

de mes grands-parents qui hébergent encore mon père, Jean, et Micheline, ma mère. Ils n'ont pas les moyens de vivre sous leur propre toit. Mon paternel est comptable dans une entreprise de Lille et ma mère sans emploi.

Je passe les premières années de ma vie dans ce village où cohabitent deux camps farouchement opposés : les communistes drivés par Jeannette Vermeersch, des vindicatifs, qui administrent d'ailleurs la ville, et les grenouilles de bénitier, un peu comme dans Don Camillo. Entre eux, c'est la castagne verbale permanente. Même chez les « cliques », ces fanfares typiques du Nord. Je me souviens aussi de la saleté qui règne à l'époque, pas de salle de bains dans les maisons, les gens se lavent une fois par semaine et pas forcément le corps en entier, les pieds le vendredi et le visage le lendemain ! Les plus propres restent finalement les mineurs, tellement sales à la fin d'une journée passée dans les entrailles de la terre qu'ils sont bien obligés de passer sous la douche du puits !

Dans la région, toute la vie tourne autour du textile et de la mine où mon grand-père paternel occupe un poste de forgeron. Une place privilégiée finalement, il ne paye ni son logement ni le charbon, comme toutes les « gueules noires » qui ont aussi obtenu la création de la Sécurité sociale en 1936.

Quelques avantages bien nécessaires pour supporter un travail dur et meurtrier. Outre les accidents, statisti-

quement peu nombreux sont les mineurs à profiter d'une retraite paisible. Ceux qui y parviennent s'éteignent souvent, étouffant dans d'atroces souffrances, obligés de se tenir assis dans l'espoir de happer un mince filet d'air pour irriguer leurs poumons dézingués par la silicose.

Autant dire que les enterrements rythment le quotidien dans ce « charmant » petit village du Nord. Cela m'a marqué. Je me souviens très bien des rites mortuaires, du « corbeau », le prêtre qui avance sous un dais, flanqué de ses deux girons, des enfants de chœur ; les femmes donnent leur garde-robe chez le teinturier pour la recouvrir de noir, le deuil dure six mois, avant d'enchaîner avec la période de demi-deuil !

Je me souviens aussi des repas funéraires qui s'achèvent sans dessert, logique, on n'est pas là pour se remplir le gosier. Mais après quelques libations, une tournée de genièvre en appelant une autre, l'esprit est à la chanson. Dans un autre registre, il y a aussi ces pantagruéliques déjeuners dominicaux où les familles se retrouvent, après la messe (le rendez-vous des hypocrites, entre nous), pour une partie de cartes avant de passer à table autour d'un menu invariable : bouillon, deux entrées, deux plats, fromage et dessert, un moka dit l'étouffe-chrétien tant il pèse sur l'estomac ! Et rebelote à 20 heures avec une tranche de jambon et des frites. Voilà pour les souvenirs de ma tendre enfance, à un détail près : il était stricte-

Extrait de la publication

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier pour leur dévouement mes excellents baveux belges et français : Étienne Wery, Pierre Montville et Sorin Margulis, aussi maître Teintenier de Ronse, mon « nègre » Jean-Pierre Saccani et naturellement Béa, dite « Madame Proust ».

Extrait de la publication

Moi, Dodo la Saumure Dominique Alderweireld

Cette édition électronique du livre
Moi, Dodo la Saumure de Dominique Alderweireld
a été réalisée le 26 juin 2013
par les Éditions Denoël.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207115787 - Numéro d'édition : 250915).
Code Sodis : N55097 - ISBN : 9782207115800
Numéro d'édition : 250917.

Extrait de la publication